



1857-1858

JE n'avais pas encore vingt-deux ans, et je venais de remplacer mon père comme lieutenant de Louveterie. Les grands déplacements allaient commencer et se continuer en arrière-saison. Il fallait augmenter la meute et y ajouter de nouveaux éléments de fond et de vitesse ; parmi les chiens achetés à ce moment, deux ont laissé une grande renommée, *Lucifer*, premier du nom, énorme anglo-poitevin, tricolore, à manteau noir, et *Corsaire*, anglo-vendéen, acquis tous les

— 23 —

deux après la mort de mon cousin, M. Fleuriot de la Freulière.

Peu après, vers la fin de septembre, j'étais invité à une chasse dans les bois de Landevennec. Je n'étais pas le seul, et je crois bien que nous étions au moins soixante ; plusieurs de ces Messieurs avaient chassé à tir, ne connaissant que très vaguement la chasse à courre, et avaient amené des meutes. Je comptais là plus de cent chiens, non compris les miens.

Tout le monde portait fusil, à l'exception d'Henri de Saint-Luc, mon frère et moi. Devant un pareil déploiement de forces, et sur le conseil de mon ami, Henri de Saint-Luc, ancien lieutenant de Louveterie et ancien président de toutes les chasses du Finistère, je me décidais à m'abstenir, au début, à faire enfermer mes chiens et à mettre mes piqueux en faction à la porte.

Patience, me disait mon ami, le moment propice viendra pour vous. Il était prophète, avec son intuition si parfaite.

L'attaque a lieu, c'est-à-dire un bruit de trompes insensé, et des chiens dans toutes les directions : chasses de renards, chasses de lièvres ; plusieurs même chassaient avec délices le vulgaire lapin.

Que pouvais-je faire au milieu de ce désordre ? Me taire et regarder.

Enfin, un cri se fait entendre : Un loup ! Un chasseur l'a vu, on crie, on sonne, tout le monde arrive ; soixante chiens environ se présentent ; résultat absolument négatif.

Je regardais toujours et me décide enfin, devant l'impossibilité de chasse où se trouvait tout ce monde affolé, à dire que si on pouvait faire silence et me faire place, je serais là dans trois quarts d'heure avec mes vingt-cinq chiens.

Cela fut fait, et c'est moi qui découplai

Lucifer seul. A dix pas sous bois, il prenait connaissance de la voie, et il disparaissait en remuant le fouet ; au bout de quelques secondes, son cri sonore se fait entendre, je donne l'ordre : Decouplez, et trois quarts d'heure après, le louvart était étranglé par mes vingt-cinq chiens, tous à la mort. Pas un des autres ne put être rallié sur eux, malgré des efforts inimaginables.

Le soir, mon collègue, M. Guilhem, lieutenant de Louveterie de l'arrondissement de Brest, me disait : « Le succès est aux jeunes, j'espérais voir mes chiens chasser un loup, ce n'était qu'un rêve. »

Ce vœu se serait pourtant réalisé s'il avait chassé plusieurs fois avec moi ; après sa mort, j'ai acheté sa meute, et une jeune chienne, très belle, qui est restée longtemps dans mon chenil, *Malvina*, a fait merveille. C'est elle qui a même appris à mes chiens à dépecer complè-

tement un loup et à manger entièrement le renard. Pour tenir mes chiens en haleine, ne voulant pas chasser le chevreuil avec eux, je chassais le renard à courre ; mes terriers suivaient la voie des chevaux, et quand un renard était terré, ils arrivaient peu après.

L'opération n'était pas longue pour le faire sortir ou le retirer sans lui faire aucun mal ; on lui donnait cinq minutes de répit pour se remettre les pattes en train, et on redécouplait la meute, qui, habituée à cela, chassait alors avec rage un animal qui s'était refroidi dans le terrier et qui était toujours pris dans les vingt à vingt-cinq minutes après sa sortie. Puis il était mangé ; il n'en restait jamais rien.

Peu après cette chasse à Landevennec, après avoir pris une quinzaine de louvarts avec mes trente chiens et seize à mon ami et fidèle compagnon de chasse,

le baron de Bastard, je faisais mes invitations pour le grand rendez-vous de Gourin, qui nous donnait les forêts de Conveau, de Laz et les bois de Kerjean, Toul-Laëron et Pouleriguen. Tous ces bois m'étaient réservés bien gracieusement.

Conveau, qui m'appartient aujourd'hui, était alors la propriété du baron Roger de Sivry. L'immense terre de Laz, aujourd'hui à ma cousine M^{me} Charles du Fretay et à ses parents, appartenait alors à son père, M. Louis de Kerjégu, et à son oncle, M. Francis de Kerjégu, qui ont été pendant tant d'années l'honneur de la représentation du Finistère à Paris, dans la Chambre et au Sénat.

Kerjean était la propriété du comte de Saisy, et les deux autres bois faisaient partie des biens de la Société des Mines de Poullaouen.

L'arrivée à ce rendez-vous fut très

brillante; les meutes arrivaient, avec les chevaux de chasse en mains, puis les attelages à trois et à quatre. Le mien, mené à grandes guides, était précédé de la charrette anglaise du baron de Bastard, avec *Thérésine*, sa jument de course, de trot, au brancard, et l'illustre *Jéricho* devant, au galop. Grande fête pour la population qui criait : Vivent les chasseurs de Gourin.

Quatre meutes étaient réunies. Messieurs de Saint-Prix avaient envoyé leur meute pour loup, et M. Charles de Cargouët sa meute pour chevreuil.

Vingt-six maîtres étaient à table le soir ; c'étaient MM. Henri de Saint-Luc, Charles et Jean de Saint-Prix, baron de Bastard, comte de Callac, comte de Saisy, vicomte de Saisy, comte de Mougon, de Montigny, de Vincelles, de Sallabery, de la Sablière, Demolon, de Cargouët, vicomte Harscouët de Saint-Georges, comte de Lescoët, de Kerandraon, Au-

guste de Cambourg, Théodore de Cambourg, de Seré; de Madec, de Cressolles, de Cathelineau, de Parcevaux, mon frère et moi.

J'étais le plus jeune après René de Madec et mon frère, et un fait rare devait bientôt se passer. On se mettait à table, et vingt-trois places étaient déjà prises ; il ne restait plus que les trois places du haut bout de la table. Personne ne disant rien, je m'adressais à mon ami de Saint-Luc, en lui disant de prendre la présidence.

J'ai présidé bien longtemps, me répond-il, mais maintenant c'est votre tour ; à vous donc Saint-Prix, dis-je ? Non, me répondit-il, j'ai toujours été le second de Saint-Luc.

Alors, puisqu'il en est ainsi, je prends, sur votre invitation à tous les deux, la présidence, à vingt-deux ans. Vous, de Saint-Luc, mettez-vous à ma droite, et vous, de Saint-Prix, à ma gauche.

Ma présidence fut, du reste, acceptée et fêtée par tous ce soir-là, et j'eus absolument pleine autorité, ce qui est indispensable dans des réunions aussi nombreuses, surtout vis-à-vis de tous les piqueux et domestiques. Il faut le pouvoir absolu d'un seul, et à part l'expulsion, il n'y a qu'une punition : c'est la mise à l'eau claire pour un ou plusieurs jours : cela leur donne une convenance et une docilité parfaites.

Quant aux maîtres, les sévérités de la loi étaient très tempérées, et pourtant tout retard, faute de chasse ou autre méfait étaient suivis de la condamnation ; je les mettais à l'amende, mais pour le plus grand profit de tous, cela servait à payer les extra et venait en diminution des frais généraux qui ne se composaient que de ce seul article. Celui qui était mis à l'amende payait en riant.

Un jour, pourtant, où tous à peu près

y avaient passé, on déclara que les pluies d'orage n'étaient rien auprès de cette pluie d'amendes, et que le président était trop sévère, plusieurs des assistants en ayant récolté chacun un nombre respectable ce jour-là.

La chasse, malgré des difficultés très sérieuses et répétées, avait été heureusement très belle, grâce au commandement unique, et en le faisant remarquer je demandais le vote au scrutin secret, en spécifiant bien que les partisans du pouvoir absolu mettraient un oui dans l'urne improvisée.

Nous étions vingt-deux présents, et au dépouillement il y avait vingt et un oui. Tant que j'ai été chef d'équipage, mes frais ont toujours été entièrement à mon compte personnel, et ceux de mes compagnons, qui avaient des meutes, en faisaient autant.

Je n'ai jamais fait comme quelques-uns

de mes prédécesseurs, et surtout un de mes successeurs, qui comprenaient dans les frais généraux, en outre des extra, leurs chevaux, leurs chiens, leurs piqueux et tous les autres frais, ce qui a fait dire à quelques-uns (très mauvaises langues, je n'en doute pas), que la chasse pouvait donner un fort joli revenu à l'invitant, quand les invités, répondant à l'appel, étaient nombreux et sentaient ainsi beaucoup moins l'appel à la poche.

Six grands louvarts de mi-novembre forcés et huit chevreuils tués formèrent le bilan de ce premier rendez-vous de Gourin, qui dura environ quinze jours, compris les jours de repos, qui permettaient aux zélés d'aller chasser au couchant, et aux autres d'aller faire des courses ou des visites dans les environs.

Je ne retiens que deux chasses, la première-et la dernière. Il faisait un temps atroce le premier jour, les piqueux étaient

partis de bonne heure avec leurs limiers; le moment du déjeuner arrive bientôt, suivi de l'heure habituelle du départ; mais devant ce déluge, personne ne veut bouger. Je déclare alors, qu'ayant fait partir les piqueux et les meutes, j'irai aussi.

Trois de mes compagnons se décident à m'accompagner, Charles de Saint-Prix, de Madec et mon frère.

Deux heures après, toute la bande était encore à deviser dans la grande salle de l'hôtel, lorsqu'on entend tout-à-coup le galop d'un cheval; on s'informe, c'est le garde de Couveau qui est venu à toute vitesse chercher la trompe oubliée du premier piqueur.

On chasse donc à Couveau? A cheval!
A cheval!

Je lançais pendant ce temps-là un des loups sur lequel j'avais rassemblé les soixante chiens qui débuchaient en plaine,

et au moment où j'y arrivais moi-même, je voyais le peloton serré de mes vingt-deux compagnons arrivant d'un furieux galop, de Cressolles en tête, sur son cheval de course *Tudy*, que j'ai monté un jour en débucher; il avait les actions dures, mais on était sûr, avec lui, de ne pas rester sur les derrières de la chasse; mon frère l'a acheté peu après, et il lui a servi pendant très longtemps, arrivant toujours un des premiers dans les débuchers les plus longs et les plus difficiles; il était, du reste, monté par un cavalier consommé.

Je reviens à ma chasse, qui était loin d'être terminée. Le loup sentant ses forces diminuées, revient vers la forêt, le vent était contraire; et devant ces onze kilomètres de bois, il devient bientôt difficile de suivre; la tempête empêchait d'entendre, et le groupe des chasseurs fut bientôt dispersé.

J'étais arrivé seul à l'extrémité de la forêt, et j'étais arrêté, cherchant à entendre quelque chose, lorsque je fus rejoint par le baron de Bastard. Persuadé que les chiens étaient arrivés vis-à-vis de la gorge que je dominais et qu'ils n'avaient pas débuché, je me décide à sonner; un chien arrive, un des meilleurs, *Corsaire*, bientôt suivi d'un autre; enfin, toujours par le même endroit, nous en voyons sortir plus de cinquante.

Tous paraissent satisfaits comme des chiens qui ont rempli leur tâche; nous étions fixés, le loup était pris et étranglé, mais où? Je remets au lendemain; il était trop tard pour le chercher, et je sonne la retraite prise.

Le lendemain, un des piqueux était chargé de cette partie de la forêt, et son rapport nous indiquait que le loup mort devait y être; les chiens, galopant, n'ont pas laissé de traces plus loin.

Je donne l'ordre à tous les hommes d'équipage de fouler cette enceinte avec quelques chiens ; pas un seul ne donne de la voix, mais peu après nous entendons sonner la mort, et on nous apporte l'animal de la veille, trouvé au milieu d'un espace de cinquante ares environ, où toutes les fougères et menues végétations étaient absolument broyées ; la lutte avait été acharnée.

Notre dernière chasse donna lieu aussi à quelques émotions. J'avais indiqué pour les rapports des piqueux une heure tardive, midi, par suite du long trajet à faire pour quelques-uns. Tous revenaient déconcertés ; rien, aucune connaissance du dernier loup.

Nous étions chez un garde, à la limite de la forêt de Couveau ; après avoir réfléchi un moment, je dis à mes compagnons que devant l'absence du dernier loup, et notre nombre réglementaire de

chevreaux étant nul, il n'y avait qu'à aller au petit bois de Lenvolhon, distant d'un kilomètre, où aucun piqueux n'était allé ; et on était sûr d'ailleurs de pouvoir chasser un renard avec une partie des chiens.

Ainsi fut fait : on attaqua avec quinze chiens, et j'en plaçai quarante-cinq dans une étable du village voisin, avec deux hommes armés de fouets pour garder la porte.

Un lancer se fait entendre : et peu après j'entends, à ma grande satisfaction, la fanfare du louvar. C'est de Madec qui sonne ; chacun remonte à cheval ; j'arrive au galop à la porte de l'étable et je pars à toute vitesse, suivi de mes quarante-cinq chiens. A l'autre extrémité du bois, je croise la chasse, débucher magnifique des soixante chiens réunis ; train on ne peut plus rapide, et le loup est empêché par les chevaux de rentrer en forêt de

Couveau. Il prend un grand parti, et est pris en plaine, une heure après. Quatre cavaliers se trouvent à la mort, le baron de Bastard, de Madec, mon frère et moi.

Je ne quitterai pas ce premier rendez-vous de Gourin, sans donner un conseil aux veneurs qui chassent en déplacement. Les maîtres d'hôtel tirent un grand bénéfice de ces réunions si nombreuses; on peut donc fixer ses conditions, et on n'est pas dupe d'erreurs cherchées ou provenant de l'incapacité.

Ma loi, qui devrait être celle de tout chef d'équipage, était celle-ci : prix fait d'avance pour chaque maître, chaque piqueur ou domestique, chaque cheval, chaque meute, avec indications claires sur ce qui doit être fourni à chacun ; prix faits d'avance aussi pour tous les vins ou extra.

Chaque soir, je marquais sur mon livre, et au moment du départ de mes

compagnons, je disais à chacun, en présence du maître d'hôtel : tant pour l'hôtel, tant pour le service. De cette façon, jamais il n'y a ni erreur, ni réclamations.

Pendant le reste de cette saison, il n'y eut plus qu'un seul déplacement, au bois de Broës, chasse qui va faire l'objet d'un chapitre spécial. Les prises continuèrent ensuite dans les bois et forêts de nos environs; nos chiens étaient absolument créancés, et nous primes encore, le baron de Bastard et moi, plusieurs animaux ; quelques-uns même, n'ayant pu, au départ, prendre assez d'avance et mis de suite hors de train, furent pris de vitesse.

